

LA BASILIQUE CATHEDRALE de SAINT-DENIS, NECROPOLE ROYALE ACCUEILLE LES SCULPTURES d'ALAIN JUTEAU et de JIM SKULL

Nécropole royale des souverains de France depuis plus de 1500 ans, la basilique conserve leurs tombeaux et leurs restes corporels. Au nord de l'édifice se déployait une vaste aire funéraire en fonction jusqu'à la Révolution. Elle a révélé un très grand nombre de tombes et de sarcophages en plâtre, généralement anonymes. L'édifice fait mémoire d'hommes et de femmes dont on connaît la vie, qui appartiennent à - notre - l'Histoire. Les corps de plus de 170 personnages historiques, furent chrétiennement inhumés en ce lieu de mémoire. Au fil des siècles, les dispositifs pour honorer le défunt ont varié. C'est l'art des tailleurs de pierre, des sculpteurs qui fut le plus efficient. Les grands tombeaux de la Renaissance en sont le plus remarquable exemple : aux transis figurés nus, en état de mort, s'opposent sur une terrasse supérieure, l'effigie triomphante du corps éternel des souverains en prière, revêtus de leurs manteaux royaux, dans l'attente de la Résurrection.

Le crâne, partie la moins périssable du squelette est par ailleurs le siège de la pensée et de l'esprit. Symbole de la mort et du passage du temps, il est convoqué par l'Histoire de l'art : pour n'en donner qu'un exemple, citons le cloître des Capucins à Rome. Les deux artistes affirment leur engagement envers la notion de mémoire qui se déroule avec l'évocation de l'Histoire, du passé, des origines. Leur pratique artistique est totalement ancrée dans cette démarche. Ils font mémoire de notre condition humaine mortelle mais aussi des objets du passé et de toutes sortes de matériaux usagés. Recyclant, collectant, chinant, ils créent des sculptures métaphoriques de l'Humanité, qui peuple notre planète et notre imaginaire depuis la nuit des temps.

Procédant de la technique de l'assemblage, les sculptures d'**Alain Juteau** intègrent un crâne réalisé par moulage qu'habillent et coiffent toutes sortes d'éléments éclectiques naturels ou fabriqués par l'homme (cornes, plumes, végétaux, coquillages/ passementerie, pâte de verre, cuir). Les sculptures s'apparentent à celles - venues d'Afrique, d'Océanie ou du continent amérindien - du Musée des Arts Premiers du quai Branly. Elles semblent universelles et familières.

Les sculptures de **Jim Skull** d'inspiration plus contemporaine renvoient radicalement à l'image iconique du crâne sans doute à cause de la dérangeante présence des orbites. Par un patient travail artisanal de modelage, il fabrique une matrice en carton qu'il recouvre d'un unique matériau, surprenant, souvent précieux nécessitant alors comme un travail d'orfèvre. C'est leur coiffure et son étrange tressage retombant qui sublime les crânes et nous permet d'en apprivoiser la rebutante image. Un usage décalé de la couleur nous introduit dans une célébration mortuaire certes, mais festive, à l'image de la cérémonie ancestrale du Fahadihana qui se perpétue à Madagascar : les vivants ouvrent les tombeaux et suite à l'offrande d'un habit-un suaire- neuf, font danser leurs morts.

Le vécu des deux artistes, leur enfance et l'influence de leurs parents, de leur famille, n'est pas étranger à cette inclination pour les crânes. Leur pratique relève des démarches singulières intitulées « mythologies individuelles » (Boltansky, le Gac, Messenger). Ces artistes privilégient l'élément affectif, l'imaginaire et la nostalgie.

Originaire de Nouvelle Calédonie, **Jim Skull** a beaucoup voyagé : ses « crânes » témoignent d'imprégnations multiples qui ont fusionné. C'est à l'âge de 8 ans qu'il ramasse son premier crâne. Depuis, Mister Crâne a noué une fascination pour ce support. Pétrissant la matière, en quête d'un acte créateur, il dit vouloir être « le créateur de mes hommes », peut-être pour s'approcher de celui de la première création, celle de la Genèse... « ...Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol... »

Quant à **Alain Juteau** sa créativité ne doit rien au hasard : il s'est nourri de l'univers familial où elle foisonnait parmi formes et couleurs, matières et matériaux. Ses parents Mireille et Jacques Juteau, Maîtres verriers ont conçu et restauré les vitraux d'un grand nombre d'églises et cathédrales. Très présents sur les grands chantiers patrimoniaux, en 1978 l'Etat leur commande pour la Basilique,

les verrières de la crypte de Suger. Cet artiste récupérateur est viscéralement attaché à ce qui constitue l'histoire des hommes, son – et notre - héritage. « On tombe sur des poubelles avec toutes les photos d'une famille. Comment on peut se séparer de toute son histoire ? Comme ça ! C'est grave, j'en pleure des fois » Alors il les ramasse et les conserve dans son entrepôt semblable à un reliquaire géant. Il veut « leur donner une deuxième vie, les prolonger, les remettre en scène, les magnifier »

Démarche assurée, savoir-faire élaboré, portés par une authentique singularité, les deux artistes nous emmènent dans une réflexion sur la mort. Réflexion qui entre de façon évidente en résonance avec la nécropole, réceptacle des tombeaux devenus cénotaphes – à la Révolution, ils furent vidés de leurs ossements. Que nous enseigne cette exposition, inhabituelle confrontation de sculptures du passé (en particulier celles des tombeaux Renaissance de Louis XII, de François Ier et d'Henri II), avec celles de Jim Skull et d'Alain Juteau ?

Outre cinq siècles d'Histoire, tout différencie les œuvres: Les moyens mis en œuvre de part et d'autre ; la pérennité du marbre s'oppose à la fragilité des matériaux utilisés par les deux artistes ; le style réaliste des sculptures du XVIème siècle à celui symbolique et épuré des productions contemporaines.

Et pourtant le dernier soupir d'Anne de Bretagne et les orbites vides des crânes de Jim Skull n'engendrent-ils pas une semblable émotion ?

Et pourtant la double effigie des couples royaux affirmant la déchéance terrestre opposée à la gloire de la Résurrection symbolisée par la magnificence de leurs atours et les sculptures contemporaines associant à l'image iconique du crâne une coiffure évocatrice d'un habit de fête ou d'une tenue de gala, ne délivrent-elles pas un message similaire ?

L'exposition aura-t-elle permis à des œuvres contemporaines d'être regardées autrement ? Aux sculptures des tombeaux d'être considérées autrement que comme des pièces de musée ?

Le regard aiguisé des visiteurs aura-t-il permis au marbre froid des tombeaux de se réchauffer, de se ranimer, de reprendre souffle et de leur parler ?

La scénographie conçue par Olivia COMTE amplifie la résonance entre les sculptures et l'édifice. Depuis le narthex, positionnées dans un mouvement ascendant de part et d'autre d'une surface oblongue, les sculptures se dirigent vers le chœur. A l'avant, deux d'entre elles évoquent une figure de proue, engendrant ainsi une mise en abîme: l'esquif et son équipage sont englobés dans la vaste nef qui liturgiquement, guide la montée vers l'autel où la verticalité de l'architecture dit la présence divine. La symbolique se déployant, nous songeons aux barques des morts de la mythologie égyptienne ou grecque - celle de Khéops et de Charon- ou encore à la barque noire - le Bag-Noz - du pays breton. C'est une juste pertinence scénographique qui permet, à l'instar des gisants de la nécropole, aux sculptures contemporaines de tourner leur regard vers l'Orient, dans la direction de Jérusalem où a surgi l'aube qui révéla le Christ aux apôtres Pierre et Jean et à Marie Madeleine.

Pour la Commission diocésaine d'art sacré F.V

«Que feras tu si la porte s'ouvre ? -Mon destin est d'accompagner le corps de ta mère jusqu'au bout » répond simplement le vieil homme. Tout est lent et calme. Les deux embarcations avancent d'une vitesse égale vers l'île...Les barques avancent parce que le cimetière les appelle à lui. Au bout d'un temps, lorsqu'ils sont tout proches, les battants se mettent à bouger...Oui,les portes s'ouvrent. Le cimetière accepte Salina...La barque s'enfonce encore un peu tandis que les portes achèvent de se refermer. Pour Salina enfin le repos...Tout autour, les pêcheurs se sont mis à chanter, tapant sur des tablas et soufflant dans des instruments inconnus pour célébrer ce jour sacré où le cimetière s'est ouvert à nouveau » Laurent Gaude, SALIN